
Fernand Dorais s.j.

Number 118, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

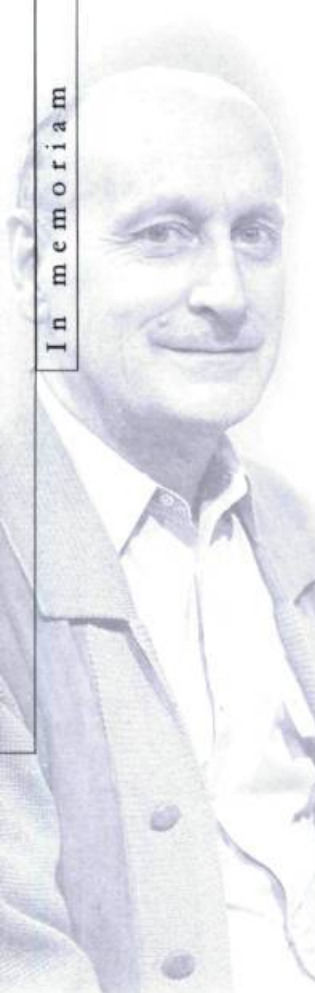
0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2003). Fernand Dorais s.j. *Liaison*, (118), 60–64.



À l'occasion du décès récent de Fernand Dorais s.j. (1928-2003), *Liaison* a demandé à quelques personnalités de l'Ontario français qui l'ont connu et côtoyé à divers titres de lui rendre hommage. Nous joignons notre voix à la leur pour saluer sa mémoire.

En mémoire de l'éclaireur

François Paré

Maintes fois dans ses écrits et ses conférences, Fernand Dorais s'est élevé contre les «pratiques déréalisantes» des universitaires, dont le savoir s'aliénait, selon lui, dans l'abstraction et le mépris. Il a tout fait pour ne pas être des leurs, jusqu'à renoncer aux formes habituelles de la recherche. Il dénonçait la «déréliction de l'amour» dont certaines cultures et certains individus étaient victimes, ici et partout dans le monde. Pour lui, avant tout, le travail de l'intellectuel était une mise en forme du désir, un dérivé de l'amour de l'Autre et du don de soi. Il avait lu Nietzsche et Fanon : c'était bien la volonté de puissance qui déterminait l'histoire des sociétés. Cette conjoncture lui a paru d'une telle évidence qu'il en a fait le ferment de toute son analyse des cultures marginalisées et des possibilités de renouveau qui se logeaient en elles. Il rêvait qu'une pulsion de vie embrase tout l'Ontario français, car l'avenir appartenait aux «déstructurés de l'intérieur». Cette lecture a peu à peu amené Fernand Dorais à témoigner du scandale libérateur que la culture minoritaire devait imprimer à la société occidentale. Rien de moins! Elle disloquerait les structures de l'oppression, elle que la dislocation même avait fait naître à l'histoire.

Aux Franco-Ontariens qui n'avaient pas de pays et qui n'en auraient sans doute jamais, Dorais a légué paradoxalement un territoire de l'imagi-

naire, auquel ils pourraient peut-être s'attacher dans leur quête d'affirmation collective. Pour cet homme, témoin privilégié de l'Ontario français moderne, ce territoire ne pouvait être que le Nord, lieu de convivialité et d'entraide. «Ponteurs» de ce Nord, nous l'étions tous, sans exception, quel qu'ait pu être le lieu de notre naissance. Fernand Dorais était un militant de l'espace. Les titres de ses livres attestent assurément cet engagement : *Entre Montréal et Sudbury* et *Témoins d'errances en Ontario français*. Mais, en même temps, cet espace omniprésent, dont le théâtre assurerait la représentation, restait fort problématique, non parce qu'il réduisait la culture franco-ontarienne à un seul de ses pôles géographiques, comme on l'a souvent dit, mais parce que cet espace était investi par un sujet nomade, soulevé par le ravissement de son déracinement. C'est bien parce qu'il renonçait à son appartenance à l'origine que le minoritaire annonçait l'avènement d'une réalité nouvelle.

Ses écrits reflètent un idéalisme aujourd'hui épuisé. Mais son questionnement, parfois douloureux, à propos de l'identité continue d'alimenter nos réflexions. Fernand Dorais a fait de l'imaginaire la «partie antérieure de toute liberté». Nous n'avons franchi que quelques pas dans ce chemin ouvert qu'il a tracé et qu'il ne balisera plus en éclaireur.

Fernand Dorais, l'animateur

Paul-François Sylvestre

Animateur : adj. et n. 1. Qui anime, insuffle la vie. 2. Personne qui anime une collectivité par son ardeur et son allant. (Le Petit Robert)

Fernand Dorais était prêtre jésuite et professeur de lettres, mais surtout animateur des arts. Il ne se contentait pas de transmettre un savoir, aussi rigoureux fût-il. Il faisait comprendre que «ce qui n'est pas exprimé n'existe pas [...] qu'il n'y a de culture qu'enracinée, en situation». Par son ardeur et son allant, Fernand Dorais insufflait la vie, celle qui se fonde sur des signes : littéraires, dramatiques, musicaux. Il savait que le reste serait donné par surcroît et qu'il en naîtrait une identité, solide et unique.

Le plus beau souvenir que je garde de Fernand Dorais est un échange que j'ai eu avec lui dans mon appartement de la promenade Écho, à Ottawa, au début des années 80. J'avais alors été ensorcelé par son regard perçant, par sa voix chaude et, surtout, par ses propos pleins de sagesse. S'il n'ignorait pas que la francophonie en Ontario est une question de lutte, il avait surtout compris que «c'est ici, c'est maintenant, c'est soi d'abord, que l'on vainc». À ses yeux, les Franco-Ontariens pouvaient s'assurer mieux qu'une survivance s'ils acceptaient de naître à eux-mêmes, car le geste de la Parole de soi, créatrice et promotrice, demeure un geste libérateur.



Il savait contrer l'indifférence Yves Doyon

Il y a de ces gens qui réussissent à nous toucher avec toutes leurs couleurs. Quand je pense à Fernand Dorais, je pense à un bonhomme qui savait contrer l'indifférence, trop souvent présente chez les étudiants. Pour Fernand Dorais, l'art d'enseigner semblait synonyme de l'art de provoquer. Même les plus passifs ou assimilés n'avaient pas le choix de se laisser emporter par sa passion, son enthousiasme et son amour de la matière. Il nous a fait prendre conscience du mouvement artistique en Ontario, de son histoire et surtout de ses motivations. De plus, en suscitant les discussions et les échanges, il a su nous encourager à prendre notre place, à formuler nos idées et

à les exprimer tout en nous transmettant subtilement la valeur de l'écoute en nous racontant les histoires d'artistes de chez nous qui ont déblayé le terrain et qui ont fait changer les choses.

Fernand Dorais m'a aidé à trouver, à définir et à comprendre le rôle que je pouvais et que j'allais vouloir jouer dans la «big picture» de ma communauté. Il m'a aidé à identifier mes propres sources de motivation qui, depuis, me guident et me poussent comme le fait son exemple bien coloré et si bien ancré.

Merci.●

«La vie écoutée aux portes du désir»

Georges Bélanger

[Témoignage lu lors de la célébration d'une liturgie eucharistique à la mémoire de Fernand Dorais, s.j. tenue à l'Université de Sudbury le 31 janvier 2003]

J'ai côtoyé Fernand Dorais en tant que professeur et collègue au Département d'études françaises et de traduction de l'Université Laurentienne, depuis son arrivée en 1969 jusqu'à son départ à la retraite en 1993. Peu de temps après, il quittait la région de Sudbury pour aller vivre à la résidence des Jésuites à Saint-Jérôme.

Si j'ai accepté, aujourd'hui, de livrer un bref témoignage à l'occasion de la célébration de cette liturgie eucharistique à la mémoire de Fernand Dorais, ce n'est pas tant du collègue et du professeur que j'aimerais parler, mais bien davantage de l'homme et de l'ami qu'il fut pour moi. Car j'ose prétendre qu'au fil des ans, et en dehors du cadre formel du milieu de travail que représentait l'Université, il s'était tissé des liens d'amitié entre nous. Amitié pas toujours facile, pour quiconque a connu l'homme : il la mettait continuellement à l'épreuve, la testait pour ainsi dire, dans son entourage, preuve s'il en fut une qui montrait à quel point il pouvait y tenir. À l'instar d'autres personnes, j'ai subi ce test à plus d'une reprise. Même si, ces dix dernières années, nous nous étions perdus de vue, je conserve le souvenir d'un homme profondément passionné. C'est la pas-

sion, toujours, qui animait Fernand Dorais : au cours de nos rencontres où nous pouvions discuter de tout et de rien, ce n'était jamais rien pour lui : il discourait comme si le sort du monde en dépendait; tout d'un bloc, à l'emporte-pièce, Fernand Dorais était un être entier, parlant de Charles Du Bos ou de la température avec la même ardeur et le même enthousiasme. Une passion souvent mêlée d'angoisse, angoisse qui ne manquait pas de teinter ses propos. Loin de l'abattre, elle le provoquait sans arrêt.

Fernand Dorais avait le don de soulever la controverse; il fut rapidement perçu comme l'homme des controverses. À juste titre. Pourtant, au-delà de la provocation des débats, soulevés la plupart du temps avec fracas et en trompe-l'œil, pour secouer son entourage, il visait essentiellement à leur donner suite, les évacuer. Ennemi impitoyable de toutes les «rectitudes politiques», il prenait un malin plaisir à les attaquer et les dénoncer, et surtout, à en découdre avec leurs principaux représentants. Et ce, à l'aide d'une arme au pouvoir immense : la parole; le pouvoir du verbe, comme il se plaisait à le dire et à le transmettre. Parole qu'il maniait fort bien, au demeurant, dans

de telles situations, à la manière de l'essayiste littéraire, engagé et militant, dont témoignent ses deux essais : *Entre Montréal... et Sudbury : Pré-textes pour une francophonie ontarienne* et *Témoins d'errances en Ontario français : Réflexions venues de l'amer* (prix Omer-Légault 1993). Ce fut rarement sans coup férir. Combien de fois m'a-t-il fait part de ses craintes à la suite de certains propos qu'il venait de lancer, plus audacieux et provocateurs que d'autres? Mais, il était ainsi fait qu'il ne pouvait agir autrement. En ce sens, il fut un homme d'action.

Fernand Dorais savait si bien provoquer!

Denis St-Jules

J'étais jeune étudiant de 1^{re} année à l'Université Laurentienne quand j'ai rencontré Fernand Dorais, fraîchement arrivé lui aussi, mais pour enseigner la littérature au Département de français. Il avait accepté d'animer la troupe de théâtre étudiant; elle avait une excellente réputation, ayant remporté les honneurs à de nombreux festivals provinciaux et nationaux.

Mais en 1969, ça allait être différent. Fernand avait un autre projet en tête, autant pour la troupe que pour chacun de ses membres. Nous allions monter une création collective, concept plus qu'abstrait pour le néophyte que j'étais. C'est ainsi que nous nous sommes embarqués dans cette aventure déterminante. La production s'appelait d'ailleurs *Happening ontarien*, titre à valeur prémonitoire quand on sait tout ce que Fernand a ensuite provoqué en Ontario français.

Cette création collective allait s'avérer une aventure bien personnelle, une démarche de prise de conscience, de dépassement, où chacun a dû surmonter ses craintes, son insécurité, ses inhibitions, se faire confiance et, surtout, s'assumer.

Fernand a adopté la même approche plus tard avec un petit groupe de poètes dont je faisais partie. Notre atelier hebdomadaire de création littéraire que Fernand animait a débouché — c'était une condition de sa participation — sur une publication : *Lignes-Signes*, la toute première des Éditions Prise de parole.

Dans tous ses rapports avec ces jeunes innocents que nous étions, Fernand mettait au défi, provoquait; il nous mettait en face de notre complaisance, tout en nous poussant à trouver et à prendre en main les outils dont nous avons besoin pour nous en sortir.

Fernand Dorais : un homme de passion, de combat, un être entier, continuellement à la recherche et à l'écoute de la vérité, animé d'un doute vivifiant, générateur : autant de qualités et de raisons qui ont vite suscité mon admiration pour cet homme. Il n'aurait jamais réussi à me persuader de mettre un terme à notre amitié.

En terminant, je sais très bien pourquoi les étudiants de Fernand Dorais affirment qu'il a été un excellent professeur : l'homme, que j'ai connu dans un contexte autre, ne pouvait pas être si différent du professeur : la passion, le doute et la générosité ne trompent jamais.

Tous ceux qui se sont justement pris en main et ont depuis donné à l'Ontario français sa voix distincte ont compris, j'en conclus, ce message de Fernand : «[...] qu'il faut s'exprimer en un geste beau, irréfutable et nécessaire, et que le reste sera donné par surcroît. La naissance d'une identité s'opère dans la gratuité de l'éblouissance du Verbe.»

(Fernand Dorais, extrait de la préface «En guise de...», *Lignes-Signes*, Prise de parole, 1973.)

Merci, Fernand.

VIRAGES

La nouvelle en revue

Vous aimez lire des nouvelles ?

Découvrir de nouveaux talents ?

Abonnez-vous à VIRAGES
la revue de la nouvelle

Abonnement : Régulier 1 an (4 numéros) 25 \$

Étudiant : 1 an (4 numéros) 20 \$

Correspondance : 260, rue Adelaide Est, boîte 132
Toronto On M5A 1N1

www.revuevirages.com

Courriel : direction@revuevirages.com

«Il m'a mis au monde des idées et des valeurs»

Normand Renaud

Chacun n'a au monde qu'une poignée de personnes dont il va littéralement pleurer la mort. Fernand Dorais est un des miens. Je vous dis ça pour pallier tout ce que je ne dirai pas en hommage au penseur, à l'homme de lettres et à l'animateur social. Je vous parle du pédagogue.

Fernand Dorais est mon père spirituel. La formule est éculée, je le sais, mais j'en sens la vérité comme si je l'avais inventée. C'est lui qui m'a mis au monde des idées et des valeurs.

Mais attention, Dorais n'était pas commode. Il vous brassait la cage. À des jeunes franchement mal préparés pour l'université, il faisait soudain apercevoir le vaste monde des idées, mais surtout *sentir* ce que la vie intellectuelle doit avoir de viscéral. Avec lui, tu saisissais que les quêtes intellectuelles sont aussi un enjeu émotionnel et spirituel, dont dépend le sentiment que tu auras de réussir ou de rater ta vie entière. Le pédagogue Fernand Dorais jumelait toujours l'intellect et l'affect.

J'ai retrouvé mes notes d'un de ses cours, sur l'essayiste Jean Le Moyne, auteur de *Convergences*. De ce seul livre, Dorais a fait le prétexte à une ambitieuse initiation aux sciences du sacré, à la sociologie critique de l'Église, au mysticisme et à la démystification, de même qu'à... la théorie freudienne du désir.

Un souvenir inoubliable d'une de ses classes, c'est la fois où il a complété son exposé sur le complexe d'Édipe par un mauvais dessin à la craie au tableau noir. Il illustrait «la scène primitive». Il voulait nous faire comprendre ce qu'il y a de franchement scandaleux dans la notion œdipienne chez Freud, l'interdit fondateur de l'affectivité.

Or, deux étudiantes offusquées par son dessin un peu cru ont pris la porte. J'ai eu honte d'elles. Mais Dorais les avait peut-être bien plus troublées plus tôt en leur disant que la foi innocente et irréflechie, c'est d'une insignifiance et d'une fausseté qui frisent le blasphème.

L'anecdote montre la couleur du milieu et de l'homme. Dorais a voulu être une figure provocatrice et contestataire, jusqu'à critiquer souvent et vivement l'Université Laurentienne elle-même, à cause des structures de son bilinguisme intégré et non parallèle qui continue à inférioriser les francophones.

Une phrase que les étudiants proches de Dorais ont souvent entendue est celle-ci : «Ah, vous venez me voir maintenant, mais attendez, dans quelques années, vous m'aurez oublié, vous m'aurez renié.» En fait j'ai parfois deviné qu'au fond, c'était ce qu'il souhaitait.

Dans le même cours que le dessin de tout à l'heure, selon mes vieilles notes en tout cas, Fernand Dorais a dit à peu près ceci :

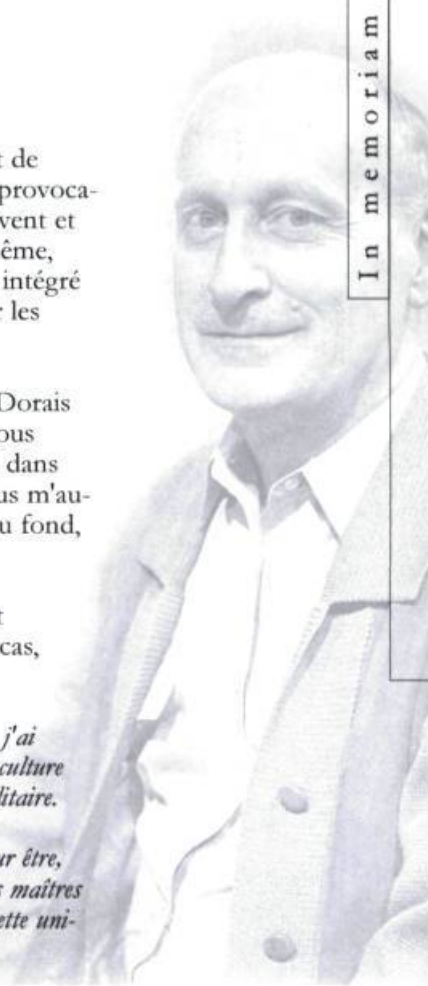
Pour naître, à tout point de vue, à tout moment, j'ai besoin de l'autre. Mais tout au contraire, notre culture intellectuelle moderne est fondée sur la lucidité solitaire.

La liberté, c'est s'incarner à travers un autre pour être, traverser la figure de l'autre pour être. Il faut des maîtres pour progresser dans le savoir. Pourtant, dans cette université, on dénonce les «gouraus».

Mon existence n'est pas indifférente à tous. Non plus suis-je innocent de mon existence.

Dorais a voulu être une figure contre laquelle on bute pour la traverser et la dépasser afin d'être enfin. Je devine qu'il a fait de la fin de sa vie une sorte de mise en scène de ce schéma de l'abandon pour cette raison. Il a vécu ses dernières années loin de Sudbury, comme si on devait en finir avec lui.

Mais on ne dépasse pas Dorais. Jamais tout à fait, en tout cas. Je lui devrai toujours le meilleur de ma conscience et de mon intelligence. Je devrai le reconnaître jusqu'à la fin de *mes* jours.



Liaison

Un enrichissement culturel
depuis près de 25 ans.
Abonnements individuels et de groupe
disponibles.

Pour tous renseignements :

liaison@interligne.ca

1 800 268-1753 Téléc. : 613.748-0852



Fernand Dorais

(1928-2003)

«ce qui n'est pas exprimé n'existe pas»

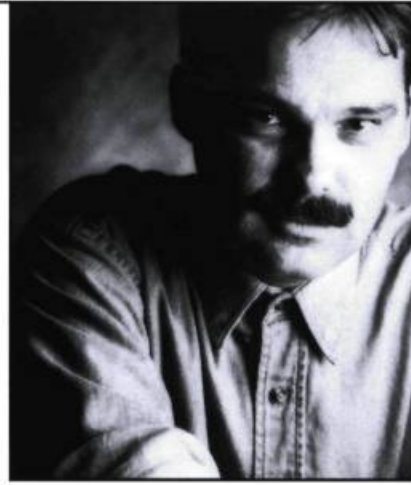
«Préface», dans *Lignes Signes*,
de Gaston Tremblay, Denis St-Jules,
Placide Gaboury et Jean Lalonde
premier ouvrage publié à
Prise de parole, avril 1973.

En 1972, à la demande de Gaston Tremblay et de Denis St-Jules, Fernand Dorais accepte de diriger un atelier de poésie à la condition expresse que cette démarche débouche sur la publication d'un livre. C'est ainsi que les *Lignes* et les *Signes* de quatre jeunes poètes sont devenues un recueil, une première *Prise de Parole*.

Plus tard, Dorais veillera à la création du comité d'édition, s'assurant que la structure littéraire permette à la maison de faire les choix littéraires les plus judicieux possible, et de manière aussi juste que possible. Dorais sera membre de ce comité pendant plusieurs années au cours desquelles il agira également à titre de conseiller particulier du premier directeur général, Gaston Tremblay. Ce dernier souligne ainsi l'apport de ce visionnaire qu'il considère toujours comme son maître à penser:

«Entre le rêve et la réalité, il n'y a que la volonté de l'homme; du moins c'est ce que Fernand Dorais nous enseignait. Il croyait fermement que le rôle des artistes était de réinventer le monde, que la source de la réalité se trouve dans l'imaginaire des hommes et que « L'Art, c'est l'invention du Réel ». Il s'empressait d'ajouter que « dès lors, seul l'Imaginaire peut nous sauver. »

Merci, Fernand Dorais.



*Un vent se lève à Sudbury...
le 11 avril 2003*

Où serez-vous quand se lèvera la tempête littéraire de l'année? Quand retentiront les voix de Marcel, de Rose, de Joe et de Marie? chacune livrée, en un tour de force littéraire et dramatique par nul autre que leur créateur, Jean Marc Dalpé comédien, dramaturge, romancier triple récipiendaire du Prix du Gouverneur général?

Où serez-vous, le 11 avril 2003 quand vous sera livrée l'intégrale de *Un vent se lève qui éparille* (Prix du gouverneur général) ce «roman incendiaire, polyphonie de voix emmêlées et entêtées»?

Où serez-vous le vendredi 11 avril 2003 à compter de 16 h, et ce jusqu'à environ 23 h sinon qu'à la Salle André-Paiement du Théâtre du Nouvel-Ontario 21, boulevard Lasalle, Sudbury (On)?

Venez, laissez-vous emporter par la tempête.

La lecture sera ponctuée de trois entractes au cours desquels un repas complet vous sera servi.

Coût des billets: 60 \$

Pour information, composer le (705) 675-6491
Pour réservation des billets, composer le (705) 525-5606 poste 4

Une coproduction des Éditions Prise de parole et du Théâtre du Nouvel-Ontario

TNO

PRISE
DE
PAROLE